## EXPÉRIENCES D'ONEIROMANCIE.

*M. Laurent, Prudence et nos confrères.*

La présence à Bruxelles d'un homme qui, par certains procédés, semble plonger une jeune fille dans un état analogue au sommeil magnétique, a fait renouveler les interminables controverses sur le magnétisme. Pour le plus grand nombre, le magnétisme est jugé : quelques-uns doutent, très-peu croient; laissons ceux-ci croire à leur aise. L'Académie royale de médecine de Paris a prononcé que le magnétisme n'existait pas, ou quelque chose d'approchant; le magnétisme est mort, n'en parlons plus.

Mais voici des faits singuliers que l'on annonce. Un homme dit avoir la puissance de placer une jeune fille dans un état *inappréciable*, au moyen de certains parfums. Dans cet état, la jeune fille perçoit la pensée de l'homme qui la dirige, sans qu'il ait besoin de l'exprimer par la parole, par le geste, par une manifestation sensible quelconque. Il pense, elle reçoit l'impression de sa pensée; il ordonne mentalement, elle obéit matériellement. Voilà ce que cet homme déclare être vrai : il ne fait rien de plus, rien de moins. Qu'est-ce donc que cette puissance? C'est ce que vous voudrez; donnez-lui le nom qu'il vous plaira de lui assigner : appelez-la, comme M. Laurent, *oneiromancie*; appelez-la, du nom de celui qui l'a trouvée, *laurentisme*, peu importe; mais ne l'appelez pas *magnétisme*, car vous trouveriez des gens qui ne feraient *point* un pas pour assister à de telles opérations, si on leur disait qu'*elles ont* le magnétisme pour base. Et ne croyez pas que je fasse ici une plaisanterie de mauvais goût. Ce langage m'a été tenu par un homme plein de sens et de lumières, par un médecin habile et instruit, je dirai même très-savant. Il a bien voulu assister à des expériences d'oneiromancie; mais si on lui avait annoncé du magnétisme, peste! il ne serait pas venu.

Au fond, l'oneiromancie n'est pas le magnétisme. L'intervention des parfums paraît être de nécessité pour l'état oneiromantique. Si l'oneiromancie et le magnétisme ont quelques rapports, on peut estimer aussi qu'ils présentent certaines différences. Notez que je ne dispute pas sur la valeur du mot; la dénomination ne fait rien à l'affaire. M. Laurent a peut-être eu tort d'employer le terme *oneiromancie*, ce mot dit peut-être autre chose que ce que M. Laurent entend lui faire dire; mais, encore une fois, donnez à cet ensemble de phénomènes le nom que vous voudrez, la difficulté n'est pas là. Voyons les faits.

Les faits! voilà la question. Royer-Collard avait coutume de répéter cette phrase : « Je le méprise comme un fait. » Royer-Collard et toute l'école écossaise avaient raison : un fait ne signifie rien, un fait n'a aucune valeur. Il n'en est pas ainsi *des faits*. Royer-Collard n'aurait jamais dit : Je le méprise comme *les faits*. Que sont nos lois physiologiques et physiques, sinon la constatation des relations entre des faits authentiques et positifs, de leur enchaînement, de leur liaison? Authentiquons donc les faits, en prenant toutes les précautions pour ne pas tomber dans l'erreur.

Il faut le dire, on n'a pas tort de regimber contre l'oneiromancie (nous ne parlerons pas du magnétisme, puisqu'il est convenu qu'il est bien et dûment enterré). Lorsque l'on annonce des faits extraordinaires, des faits qui contrarient les lois que nous avons imposées à la na-

Digitized by Google

ture, on ne peut s'étonner de l'opposition que l'on rencontre. Cette opposition prend le caractère de la prudence et de la sagesse; cependant il ne faut pas être par trop sage et par trop prudent : *Neque plus sapias quam necesse est, ne obstupescas.* N'accueillons pas trop légèrement les faits que l'on avance; mais, lorsque nous ne pouvons pas nous-mêmes les vérifier, sachons compter et peser les témoignages qui les appuient. Si ces témoignages sont donnés par des hommes eclairés, par des hommes de bonne foi; si ces hommes, ayant rejeté d'abord les faits indiqués, ont affirmé, depuis, leur existence, parce qne des expériences nouvelles les ont conduits à affirmer, il y a au moins matière à doute. Or le doute est déjà un progrès sous le point de vue scientifique, surtout si l'on considère que des faits déclarés négatifs n'ont pas le pouvoir d'invalider des faits déclarés positifs.

Mais laissons là la question des témoignages et parlons de l'expérience individuelle. M. Laurent a paru sept ou huit fois devant un nombreux public, il a reproduit chaque fois les mêmes phénomènes, et chaque fois aussi quelques personnes ont été convaincues, beaucoup d'autres ont douté, mais le plus grand nombre est resté inébranlable dans ses convictions contraires : comment en aurait-il été autrement? Les faits présentés étaient si étranges qu'on ne pouvait les admettre que, pour ainsi parler, sous bénéfice d'inventaire. Si quelques personnes venaient entourer M. Laurent et s'assurer par elles-mêmes de la réalité des phénomènes ou plutôt de l'absence complète de manifestations au moyen desquelles M. Laurent aurait pu se mettre en communication avec la jeune fille, le plus grand nombre restait éloigné et devait supposer qu'à distance ces manifestations lui échappaient. Parmi les personnes mêmes qui se groupaient autour de l'expérimentateur, quelques-unes demeuraient dans le doute. Si, le plus souvent, les réponses de la jeune fille portaient juste, dans d'autres cas elles n'étaient que des à-peu-près, des relatifs. L'idée était touchée d'un côté, mais elle n'était pas embrassée dans son ensemble. Ensuite venait l'objection : C'est à M. Laurent qu'il faut présenter la question dont on sollicite la réponse. N'y a-t-il pas là une preuve que M. Laurent communique la question à cette jeune fille par des moyens que nous ne pouvons apprécier, mais qui doivent exister? Bosco et Philippe font aussi des tours extraordinaires; nous ne savons pas comment ils les font, parce que nous ne connaissons pas les ressources de l'art prestidigitatoire, mais ils ne les exécutent pas moins. Toute la différence entre eux et M. Laurent, c'est que ceux-là se servent de *ficelles* connues, tandis que celui-ci a perfectionné les ficelles qu'il parvient à soustraire à nos sens.

Eh! mon Dieu, oui, M. Laurent emploie des ficelles; comment, sans leur aide, pourrait-il communiquer avec la jeune fille? Mais ces *ficelles-là*, vous ne sauriez les toucher ou les tenir en main.

Nous avouons que l'objection aurait quelque valeur si elle venait du public qui est resté à distance de l'expérimentation; mais les personnes qui se trouvaient placées auprès de M. Laurent, celles qui s'interposaient entre lui et la jeune fille, qui ne le perdaient pas un instant de vue, qui suivaient avec attention ses moindres gestes, ses plus imperceptibles mouvements, ces personnes-là, disons-nous, n'auraient à objecter que l'insuffisance de certaines réponses. Eh bien, c'est dans l'insuffisance même de ces réponses que l'on pourrait trouver la preuve de la vérité



Digitized by Google

des phénomènes. En effet, si les phénomènes étaient produits par ce que l'on pourrait appeler des ficelles matérielles, pourquoi ne seraient-ils pas constamment exacts? Bosco ne manque jamais ses tours, parce que ses moyens sont toujours bien disposés, parce que ses doigts sont toujours alertes. Au lieu de cela, Prudence (c'est le nom de la jeune fille) ne répond pas toujours d'une façon nette et précise. On reconnaît bien l'idée générale; mais la formule n'en est pas toujours accentuée. Disons ici que ces réponses incomplètes ne se présentent tout au plus que deux ou trois fois sur dix. Presque toujours l'idée est fermement exprimée; *il* ne suffit que de forcer Prudence à répondre, de l'interroger coup sur coup, et, qu'on nous permette le mot, de *vouloir* l'interroger. Si on ne la presse pas de questions, si on n'insiste pas, ses réponses seront vagues comme celles qu'on peut attendre d'une personne distraite, dont l'esprit flotte au hasard; mais obligez-la à dire ce qu'elle voit, elle le dit, et sept ou huit fois sur dix, elle répond avec une parfaite justesse à votre question.

C'est le hasard, objectera-t-on, qui lui dicte ses réponses. Le hasard! voyons un peu la puissance du hasard. Quelqu'un veut qu'elle marche sur des charbons ardents, elle dit que ses pieds lui brûlent; un autre veut qu'elle marche dans le sang, elle voit le sang, et l'horreur qu'elle en éprouve la fait tomber en syncope; un troisième lui ordonne de marcher sur des œufs; un quatrième sur une glace qui se rompt; un cinquième sur une corde; celui-ci la fait descendre dans une bouillère; celui-là la conduit sur une montagne au milieu des brouillards, et chaque fois elle désigne les objets qu'on veut lui faire voir et n'en désigne point d'autres. Voilà un hasard bien étrange, plus étrange même que toute autre explication.

Je ne veux pas entrer dans tous les détails des expériences; mais en me bornant à celle-ci, je citerai cette personne qui, désirant que Prudence reproduisît sa pensée, imaginait voir tomber l'une des tours de Sainte-Gudule. Prudence vit un mur qui s'écroulait et ne vit que cela; mais l'expérimentateur voyait-il bien lui-même ce qu'il demandait qu'on lui exprimât :

*Si vis me flere, dolendum est.*

L'expérimentateur ne semblait guère pénétré du sujet qu'il voulait mettre en œuvre. Ses regards vaguaient des premières loges au parterre et ne présentaient pas l'expression de cette concentration de l'esprit qui se fixe profondément sur une idée objective. Vous devez vous placer dans les conditions qu'on dit être nécessaires, et vous ne pouvez discuter la valeur de ces conditions, parce qu'on vous déclare que c'est une matière de faits. Si l'on vous affirme que, pour obtenir une réponse juste, il faut *vouloir*, et fortement, essayez d'abord de vouloir : si l'expérience est incomplète, avant d'en tirer des conséquences défavorables à l'ensemble des faits qu'on vous expose, voyez si ce n'est pas l'énergie de votre volonté qui a fait défaut; en d'autres termes, voyez si vous avez rempli toutes les conditions qui étaient prescrites.

Cette explication provoquera le sourire sur les traits de plus d'un lecteur. Ne discutons pas, et encore une fois examinons les faits et constatons-les bien.

Le *Théâtre des Nouveautés* n'était pas un local qui convint pour assurer les convictions. On était loin du siége de l'expérience, on était

peu disposé à franchir la planche qui permettait de passer de la salle sur la scène et à affronter les rires et les bravos ironiques des spectateurs. Quelques personnes ont eu ce courage; le plus grand nombre a senti fléchir le sien. C'est dans un local fermé, étroit, où chacun peut être à la fois acteur et public, où la passion de la science et, si l'on veut, de la curiosité, ne pouvait s'éteindre sous la compression d'une timide pudeur, que les expériences devaient être faites avec fruit. L'autre jour, M. Crommelinck, chef d'un établissement phrénopathique à St-Josse-ten-Noode, a ouvert ses salons à M. Laurent; il a convoqué le ban et l'arrière-ban des médecins de Bruxelles: tous ne se sont pas rendus à son appel; mais on comptait bien à cette soirée une trentaine de médecins, flanqués de quelques personnes du monde. Il s'agissait de faire toucher au doigt et à l'œil les fameuses ficelles dont se sert M. Laurent. La chose était facile. Dans ce salon, où l'on était sans doute à l'abri de tout compérage, les assistants pouvaient se presser autour de l'expérimentateur, entendre le moindre sussurement qui s'échapperait de ses lèvres, épier tous ses mouvements, exiger pour les expériences des garanties de tout genre, visiter les objets qui devaient recouvrir les yeux et les oreilles de la jeune fille, prendre enfin toutes les précautions que la prudence, l'habileté des médecins à reconnaître les simulations, l'intelligence d'hommes qu'on ne déçoit pas aisément, pouvaient leur suggérer.

Avant les expériences ces messieurs étaient réunis. Parmi eux, quelques-uns doutaient; mais presque tous ne s'attendaient guère à ce qu'ils allaient voir. Il y a dans notre esprit, dans notre caractère, une intrépidité de bonne opinion de nous-mêmes qui ne nous permet pas de penser que d'autres sont doués aussi bien que nous, soit de la finesse des sens, soit de l'attention à les bien appliquer, soit d'une supériorité d'intelligence qui découvre la fraude là où elle est. Aussi les affirmations d'une part n'empêchèrent pas les négations de l'autre. Les discussions s'engagèrent; et quelles discussions! Je ne crois pas, disait l'un, parce que c'est impossible; je ne crois pas, disait l'autre, parce que je n'ai rien vu; un troisième, parce qu'il n'avait pu rien voir, ou parce que, si d'autres, plus portés à la crédulité, avaient affirmé l'exactitude des faits, il n'avait trouvé dans ces faits, lui d'un esprit moins débile, rien qui le convainquît. Je ferai grâce des ratiocinations à perte de vue que les deux partis s'opposèrent. — La séance commença. Ce fut un des médecins les plus fermes dans l'incroyance qui ouvrit la série des expériences de la soirée. Il allait faire avec Prudence une partie d'écarté. On mit sur la tête de la jeune fille un mouchoir blanc, plus un foulard plié en deux, plus un tapis ou un châle épais plié en huit; le tout ramené autour du cou et serré par un mouchoir. Ici la fraude n'était pas possible. On pouvait défier le plus clairvoyant de nos confrères de distinguer sous cet appareil autre chose qu'une profonde obscurité.

M. Laurent se tient à distance respectueuse: le jeu est vérifié. Le médecin donne et fait la retourne: c'était un dix de cœur. Le médecin demande à Prudence: Quelle est cette carte? Elle répond: Du cœur. Quelle est sa valeur? La-dessus Prudence compte sur ses doigts jusqu'à dix. Premier étonnement. Le jeu s'ouvre: à du carreau Prudence répond par du carreau; elle perd, examine les cartes et les *donne* à son adversaire. Nouvelle carte sur la table: Prudence répond par une carte supé-

Digitized by Google

ricure, et qu'elle *prend*. Quand elle n'a plus d'atout, elle ne peut plus répondre, elle hésite avant de donner l'une des deux fortes cartes qui lui restent. Une autre partie s'engage : cette fois on place par-dessus l'hermétique appareil, quoi ! un paletot de gros lainage. Cette fois, on en conviendra, Prudence ne peut voir ni entendre. D'un autre côté, M. Laurent, placé derrière elle, ne s'approche point. Par quels signes pourrait-il agir? Tout le monde convient que l'emploi des signes est ici impossible. La partie se joue et avec la même exactitude. Où sont donc les ficelles? Il n'y en a pas. dit le médecin qui vient de faire les deux parties. Il n'y en a pas, répète un autre médecin qui avait déclaré d'avance que de tels phénomènes étaient impossibles. Nous les nommerions bien, ces confrères qui ont été obligés de convenir de la réalité des faits; mais nous ne voulons pas faire souffrir leur modestie : qu'il nous suffise de dire qu'ils tiennent à Bruxelles le haut du pavé et qu'ils n'ont jamais passé pour gens crédules, au contraire.

Les expériences se succèdent, et toutes réussissent. Le médecin joueur d'écarté fait chanter Prudence et arrête sa voix par le seul effet de sa volonté; il la fait avancer ou reculer par le seul effet de sa volonté. D'autres répètent l'expérience; elle réussit.

Mais, dit l'un, peut-être M. Laurent se sert-il d'une sorte de ventriloquie dont Prudence a le secret et qui ne se produit d'une manière insensible que pour nous. Cette idée d'une ventriloquie, sensible pour Prudence et insensible pour les assistants, était assez originale. C'était faire beaucoup d'honneur à la finesse de l'ouïe de cette jeune fille et mettre des oreilles de la savante assemblée. Cependant on approuve l'idée et l'on bourre les oreilles de Prudence avec de la ouate en suffisante quantité pour qu'elle cesse d'entendre cette ventriloquie insensible pour les nôtres. On recouvre le tout d'un mouchoir en plusieurs doubles qui clôt en même temps les yeux et les oreilles. Une personne se met alors au piano et joue un air. Comme il était convenu, Prudence bat la mesure avec sa tête; mais, sur le geste caché d'un des assistants, M. Laurent paralyse l'ouïe, et le balancement de la tête cesse aussitôt : Prudence n'entend plus rien. Un autre geste caché lui rend l'audition; le balancement reparaît. Cette expérience est répétée, elle réussit; et cependant Prudence ne peut ni voir, ni entendre, et cependant l'expérimentateur est à quelques pas d'elle et ne peut la toucher. Il a fallu abandonner l'idée de la ventriloquie. C'était dommage, car cette idée était, passez-moi le mot, quelque peu... bouffonne.

Qu'a-t-on conclu de tout cela? Les plus incrédules ont dit qu'il fallait se rendre à l'évidence, que les faits annoncés étaient exacts, que les ficelles n'existaient pas, qu'il y avait là quelque chose qu'on ne pouvait comprendre, mais qui était réellement. J'en ai vu qui admettaient l'oneiromancie, mais qui ne voulaient pas admettre le magnétisme : c'était déjà une belle concession. Si je ne me trompe, la plupart des assistants, sinon tous, sont sortis convaincus. Mais n'arrivera-t-il pas ce qui si souvent est arrivé : que le lendemain, revenant sur ce que l'on avait été obligé de croire la veille, on pense que l'on a été dupe d'illusions, que l'on a sans doute négligé des précautions, que l'on s'est soi-même induit en erreur, que l'on n'a pas fait la part du hasard, qu'il faudrait revoir et expérimenter de nouveau...; que sais-je?

On souhaiterait, a écrit Voltaire, pour qu'un miracle fût bien constaté

Digitized by Google

qu'il fût fait en présence de l'Académie des sciences de Paris ou de la Société royale de Londres et de la Faculté de médecine, en plein soleil, sur une place publique, avec un régiment de cavalerie pour éloigner la foule des niais et des imbéciles. Nous n'avions ni l'Académie des sciences, ni la Société royale, ni la Faculté de médecine, nous étions dans un salon éclairé par des lampes et des bougies ; mais il y avait des médecins, de plus, des niais et des imbéciles parmi lesquels nous nous comptons. On a constaté des faits; ces faits ne sont pas des miracles : ce sont tout simplement des manifestations physiologiques d'un ordre tout particulier, qu'on n'a pas soumis à des études régulières et suivies, et qui, au fond, ne sont pas plus étranges dans leurs circonstances spéciales, que la propriété de l'aimant, que celle de l'électricité et du galvanisme dans l'ordre physique. Mais l'accoutumance nous rend tout familier ; et si les phénomènes onéiromantiques ou magnétiques nous trouvent encore incrédules, c'est qu'on ne les a pas observés avec assez de soin et d'assiduité.

Ce qu'il y a eu de fort remarquable dans la séance chez le docteur Crommelinck, c'est que presque tous nos confrères niaient d'abord qu'il pût y avoir transmission onéiromantique de la pensée, à savoir, sans manifestations sensibles.

Quand la séance a été finie, on a dit : C'est fort bien ; mais vous ne nous avez démontré que la possibilité de la transmission de la pensée sans intermédiaire ; mais la vue par l'épigastre et par l'occiput, le transport des sens, etc., etc.: rien de cela n'a été prouvé.

Ainsi, forcé de convenir de la vérité du fait le plus merveilleux, on se retranchait derrière l'impossibilité d'autres faits, ou plutôt derrière la non démonstration de leur possibilité.

Mais contentez-vous donc de ce qu'on prouve : à d'autres faits d'autres démonstrations. Niez ceux-ci, si vous pouvez ; pour le reste, nous verrons bien.

BOURSON,
*Docteur en médecine.*